

Nikolaï Pétrovitch

Vladimir Kniazev

À partir de 1884, je travaillai comme apprenti au port de la Nouvelle Amirauté, à l'atelier de serrurerie, et, en 1889, je devins ouvrier. Le travail dans le port se faisait lentement et par des méthodes primitives on ne se servait même pas des machines-outils qui se trouvaient dans l'atelier. Quand on demandait au contremaître du papier émeri pour polir une pièce de cuivre, il répondait : « Hé, va donc, mauvais ouvrier ! Où se croit-il, il lui faut du papier émeri ! Prends un bout de bois, de la poudre d'émeri et frotte. » C'est ainsi que se faisait le travail : on gaspillait son temps plus qu'on ne travaillait.

Un jour, plusieurs jeunes ouvriers de l'usine Baltique vinrent travailler dans notre atelier ; j'appris plus tard qu'ils avaient été congédiés de l'usine Baltique comme « élément dangereux ». Ils apportèrent dans le port un souffle d'air frais. Aussitôt, ils firent marcher les machines-outils qui stationnaient, et remplacer le travail à la journée par le travail aux pièces, grâce à quoi nos salaires augmentèrent.

En même temps, ces ouvriers commencèrent une propagande socialiste parmi leurs camarades ; ils choisissaient les meilleurs éléments parmi les jeunes de l'usine. On organisa des cercles ; j'adhérai à l'un d'eux.

Ayant goûté dans ce cercle la connaissance du « bien et du mal », je me mis aussitôt à diffuser parmi mes amis ce que j'avais appris. En plus de la propagande orale, on nous distribuait des livres où étaient exposées les idées du socialisme. De temps à autre nous recevions également de la littérature illégale. Mais elle « prenait » mal, car elle était dangereuse, et aussi parce qu'elle ne donnait que des connaissances superficielles sur le monde environnant.

Pour assurer l'instruction politique des ouvriers, on organisa chez nous, au port, ce qu'on appelait à l'époque des « universités démocratiques », qui ne comptaient pas plus de cinq auditeurs chacune. On disait : « Si l'ouvrier ne peut venir lui-même à université, c'est l'université qui ira à lui. » Effectivement, les membres du cercle faisaient de rapides progrès.

Les dirigeants de nos cercles étaient des étudiants des écoles supérieures ; c'étaient eux aussi les organisateurs de ces cercles.

Lorsque j'eus organisé plusieurs cercles ouvriers dans le quartier Pétersbourgskaja Storona, dans l'île Vassilievski, dans le quartier Vyborgskaja Storona et dans la cité de Kolpino, et lorsque je signalai la nécessité d'envoyer des intellectuels dans ces cercles pour y faire des conférences, on me dit à notre centre : « Bon. Nikolaï Pétrovitch viendra chez vous. Comme c'est l'un des meilleurs, les membres des cercles doivent être sérieux et offrir toutes les garanties. »

Pour me conformer à cette directive, je choisis parmi les ouvriers, membres des cercles, ceux que je connaissais mieux. La première réunion de notre cercle eut lieu au quartier Petersbourgskaja Storona, dans la maison située à l'angle des rues Siezjinskaïa et Bolchaïa Pouchkarskaïa, dans la chambre que j'habitais et qui avait une entrée à part, donnant directement sur l'escalier, de sorte que mes logeurs ne voyaient pas qui venait chez moi.

À l'heure dite, quelqu'un frappa. J'ouvris la porte et je vis un homme d'une trentaine d'années, à la petite barbiche roussâtre, au visage rond, au regard perçant, la casquette enfoncée sur les yeux, le col de son pardessus d'automne relevé, bien que l'on fût en été ; d'une façon générale, à le voir, il m'eût été

impossible de dire à quel milieu cet homme appartenait. En entrant dans la pièce, il demanda ; « *C'est ici qu'habite Kniazev ?* » Je confirmai ; alors il ajouta : « *Et moi, je suis Nikolai Pétrovitch.* » – « *Nous vous attendons* », dis-je. – « *Je n'ai pas pu venir par un chemin direct... Cela m'a mis en retard. Eh bien, tout le monde est là ?* » demanda-t-il, en se débarrassant de son pardessus.

Son visage paraissait si sérieux et si autoritaire, que ses paroles commandaient l'obéissance ; je me hâtai de le rassurer : tous étaient présents, et on pouvait commencer. Il salua les assistants, s'assit à la place que je lui désignai et exposa le plan du travail pour lequel nous nous étions tous réunis. Sa parole était sérieuse, précise, réfléchie et ne souffrait pas de réplique, eût-on dit. Les assistants l'écoutaient attentivement. Ils répondaient à ses questions : qui travaille, où, dans quelle usine, quel est le niveau des ouvriers, quelles sont leurs opinions, sont-ils capables d'assimiler les idées socialistes, qu'est-ce qui les intéresse surtout, qu'est-ce qu'ils lisent, etc.

L'idée principale de Nikolai Pétrovitch, comme nous l'avions compris, était que les gens n'ont pas nettement conscience de leurs intérêts, et, surtout, ils ne savent pas mettre à profit leurs possibilités. Ils ignorent que, s'ils savaient se grouper, s'unir, ils deviendraient une force qui pourrait abattre tous les obstacles dressés sur le chemin du progrès. En acquérant des connaissances, ils pourraient eux-mêmes améliorer leur situation, se tirer de leur condition d'esclaves, etc.

Nikolai Pétrovitch parla pendant plus de deux heures. Il était facile de l'écouter, car il expliquait tout ce qui nous était incompréhensible. En comparant son discours à ceux des autres intellectuels, on constatait qu'il était tout différent, que c'était un discours remarquable ; et lorsque Nikolai Pétrovitch partit, après nous avoir fixé la date de la réunion suivante, les assistants me demandèrent à qui mieux-mieux : « *Qui est-ce ? Il parle joliment bien.* »

Mais je ne pouvais leur expliquer qui était Nikolai Pétrovitch parce que, à l'époque, je l'ignorais moi-même. Il venait souvent chez nous : toutes les semaines. Il fréquentait également les autres cercles qu'on lui indiquait. On avait réussi à organiser un cercle rue Tchornaïa Retchka, chez l'ouvrier P. Dmitriev. Nikolai Pétrovitch desservait aussi ce cercle, bien qu'il fût éloigné. Il visitait aussi le cercle de la 7e ligne, dans l'île Vassilievski, chez Krotchkine Fédorov. Ce cercle s'avéra fatal pour Nikolai Pétrovitch : c'est là qu'on le dépista. Les cinq membres de ce cercle furent arrêtés en novembre 1894.

Comme j'étais membre du cercle central, les représentants des autres cercles et les intellectuels se réunissaient à mon domicile. Ces réunions étaient encore plus secrètes. Le dirigeant, à ces réunions, était toujours le même Nikolai Pétrovitch. Mais là non plus pas un des ouvriers ne connaissait son vrai nom. À ces réunions Nikolai Pétrovitch répartissait dans les cercles les propagandistes intellectuels et leur donnait des instructions ; il leur expliquait ce que représentait chacun de ces cercles et les conférences qu'il fallait y faire.

En 1893 ma grand-mère mourut en me laissant un héritage. Sachant que je pouvais toujours recevoir un conseil de mes camarades sur ce que je devais faire pour hériter, je m'adressai à eux. Ils m'envoyèrent chez l'avocat stagiaire V. Oulianov, en me prévenant que je ne devais pas inscrire son adresse mais la consigner dans ma mémoire, et que s'il me fallait tout de même l'inscrire, je devais le faire en ajoutant aux numéros de la maison et du logement le nombre 9.

Arrivé à la maison n° 7, rue Kazatchi, je trouvai le logement n° 13 d'après le plan qui m'avait été donné. Je sonnai ; la logeuse m'ouvrit et me dit qu'Oulianov n'était pas chez lui mais qu'il rentrerait bientôt ; elle me permit de l'attendre dans sa chambre. Celle-ci avait deux fenêtres. Le mobilier était très modeste : un lit de fer, un bureau, trois ou quatre chaises, une commode. Quand j'eus tout examiné, je me demandai : « *Qu'est-ce que cet avocat, et voudra-t-il se charger de mon affaire ?...* » La sonnette retentit et, bientôt, un homme entra dans la pièce. « *Ah, vous m'attendez ?* » me dit-il. Il se débarrassa

vivement de son pardessus et défripa son habit un peu froissé. – « *Une minute : je vais me changer à l'instant, et nous nous occuperons de votre affaire.* »

Je dévisageai cet avocat et je demeurai stupéfait : c'était Nikolaï Pétrovitch ! Pendant que je reprenais mes esprits, Nikolaï Pétrovitch reparut, vêtu d'un autre complet, et en me désignant une chaise, il m'adressa la parole : « *Racontez-moi tout, par ordre.* » Je m'assis et je commençai à raconter comme je pus. Il m'interrompait, exigeait des précisions, tirait de moi un fait après l'autre. Quand il sut que ma grand-mère était morte au service d'un général et que ce dernier pouvait s'appropriier l'héritage, bien que possédant lui-même une maison de brique à deux étages, Nikolaï Pétrovitch se frotta les mains et dit, en appuyant sur ces mots : « *Eh bien, nous lui reprendrons la maison, si nous gagnons. Il n'y a qu'une difficulté, c'est qu'il est très difficile de trouver la liste des membres de votre famille, étant donné que votre défunte grand-mère était issue de serfs.* »

Ceci dit, il prit un papier et rédigea une requête pour recevoir la *Révizskaïa skazka*³⁶. Quand il eut fini, il m'expliqua où je devais me présenter, à qui je devais remettre ma requête ; et il me dit de venir le trouver dès que j'aurai du nouveau.

— Et maintenant, passons à une autre question. Que deviennent les cercles ? Qu'est-ce qui se passe dans les usines ?

J'avais à peine le temps de répondre à Nikolaï Pétrovitch. « Puisque vous êtes directement lié aux cercles, me dit-il, vous devez vous renseigner sur ce qui se passe dans les usines, savoir ce qui mécontente les ouvriers, et à qui la faute. Vous devez connaître les intérêts des ouvriers, ce qui les touche surtout, comment on peut les aborder. »

J'écoutais et je me rendais compte qu'il était assez difficile de faire tout ce que demandait Nikolaï Pétrovitch. Mais il disait tout cela d'un ton si assuré, que je n'osai pas refuser.

— Tenez, continua-t-il, vous avez organisé un cercle. Pour le diriger, vous devez être supérieur aux autres par vos connaissances. Vous devez lire davantage, vous développer vous-même et développer les autres. J'ai entendu dire que vous aimez danser. Laissez cela. Il faut travailler de toutes vos forces. Vous devez vous développer politiquement, alors tout le travail que vous faites dans le cercle sera pour vous un plaisir.

Nous nous séparâmes. Je me sentais écrasé par les obligations dont il m'avait chargé. Dehors, je me mis à réfléchir à la façon dont je pourrais tout exécuter. Depuis ce jour-là, j'allai périodiquement rendre visite à V. Oulianov ; je lui apportais les renseignements que j'avais recueillis à l'usine et, chaque fois, il me donnait de nouvelles instructions.

— Patience, patience, disait-il. Le moment viendra où nous nous ferons écouter et où nous aurons le droit de nous organiser. Cela facilitera notre tâche. L'important, c'est que les ouvriers nous comprennent ; alors nous serons plus forts et nous organiserons notre vie comme nous l'entendrons.

V. Oulianov disait tout cela avec une grande animation. Je le quittais, enthousiasmé, avec le désir redoublé de travailler. Rentré à l'usine, je m'efforçai à mon tour de raconter tout ce que j'avais entendu de la bouche de Vladimir Ilitch. Les ouvriers m'écoutaient avec attention ; ils avaient changé d'attitude à mon égard et me témoignaient de l'estime. Mais cela ne dura pas longtemps. L'administration eut vent de ma propagande, et je dus quitter l'usine.

36 Liste des personnes devant payer la capitation et fournir des soldats (paysans principalement) Était dressée en Russie aux XVIIIe et XIXe siècles, pendant les révisions. (N.R.)

Un jour que j'étais venu chez V. Oulianov, il me posa cette question : « *Eh bien ?! Si on vous arrêta, vous sauriez comment vous conduire pendant l'interrogatoire, au cours du procès ?* ». – « *Oui* », répondis-je. La recette de la conduite à tenir pendant l'interrogatoire, c'était de ne faire aucune déclaration. « *Eh bien voilà, continua-t-il, puisque vous le savez, expliquez-le à tous vos camarades. Possédez-vous une caisse ? Une bibliothèque ? Quels livres y trouve-t-on ? Nous devons organiser une bonne bibliothèque, établir un programme de lectures bien compris. Il faut savoir comment venir en aide aux prisonniers et aux déportés. Cela nécessite de l'argent. Il faut faire un devoir aux membres du parti de verser des cotisations. Il faut organiser des loteries et utiliser toutes les sources possibles pour nous procurer des fonds.* »

Vladimir Ilitch m'indiquait tout ce qui était nécessaire à notre organisation. Après une heure passée chez lui, je partis, en lui promettant de faire tout mon possible.

Bientôt après je sus qu'il avait été arrêté. Et peu de temps après son arrestation, je fus moi-même arrêté, et puis déporté dans la province de Viatka.

Lénine tel qu'il fut, tome 1. Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1958, pp. 166-171.